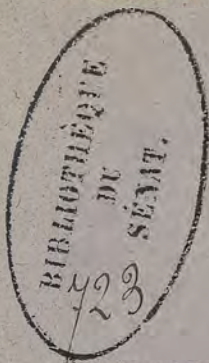


# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

# DIALOGUE

*ENTRE LES SIEURS*

CARON DE BEAUMARCHAIS

ET BERGASSE.



DIALOGUE

ENTRE LES STEURS

CARON DE BRAUNMARCHAIS

ET BERGASSE.



# DIALOGUE

ENTRE les Sieurs CARON DE  
BEAUMARCHAIS & BER-  
GASSE, commencé à dix heures  
du soir, & fini à minuit, sur le  
Boulevard Saint-Antoine, le  
2 Avril 1789.

---

*Non licet omnibus adire corinthum.*

---

Tous les voleurs n'ont pas vingt millions  
dans leur porte-feuille.

---

A PARIS,

Chez { RAPINEAU, rue Vuide - Gouffer;  
COQUINEAU, rue de l'Échaudé.  
FRIPONEAU, rue de la Monnoie.

*A l'Enseigne de la Justice.*

---

1789.

# DIALOGUE

ENTRÉE des SEIGNEURS CARON DE  
BEAUMARCHAIS & BER-  
CASSE, commençant à dix heures  
du soir, & finit à minuit, sur le  
Boulevard Saint-Antoine, le  
2 Avril 1789.

---

Non licet omnibus adire corinthum.

---

Tous les voleurs n'ont pas vingt millions  
dans leur poche. Feuille.

---

N. P. A. I. S.

Cher { RAPINEAU, rue de la Harpe - Gouffier  
COQUINEAU, rue de la Harpe - Gouffier  
LAFONTEAU, rue de la Harpe - Gouffier

A l'enseigne de la Justice.

---

1789.

---

## COMMENT J'AI SU CELA,

ou

## AVANT-PROPOS.

---

J'ÉTOIS à la porte Saint-Antoine, au café en face de la maison du sieur de Beaumarchais, lorsqu'on vint annoncer que messieurs Kornmann & Bergasse avoient perdu définitivement leur procès contre la clique infame des le Noir, Caron & Daudet, leur partie adverse & perverse.

Cette nouvelle pétrifia les esprits ; puis tout-à-coup l'on entendit ces mots : « haro sur ces gueux du parlement. »

Les discours s'échauffèrent, on citoit des particularités sur tels & tels ; tout le monde indigné s'attroupoit, se rapprochoit, se pressoit pour conspirer de plus près. On alloit casser les vitres, incendier, massacrer. Je craignis les malheureux effets de la rebellion la plus juste occasionnée par l'injustice la plus criante. N'aimant pas les mauvaises affaires, & ne me sentant pas de force, avec le bon droit de mon côté, contre un parlement, le bicêtre, la bastille, le carcan, les galères, la potence, la roue & le feu, je me glissai

tout doucement vers la porte, je l'ouvris, & me  
 mis à courir à toutes jambes, lorsque j'aperçus  
 deux hommes que rembrunissoit la taciturnité,  
 & qui par intervalle se lançoient des regards fou-  
 droyans. A certains signes de joie je crus recon-  
 noître le Beaumarchais; & à certaines preuves de  
 cette rage concentrée qui fait mordre les lèvres  
 & grincer les dents, l'éloquence terrassée de l'in-  
 fortuné Bergasse. Je ne me trompai pas. Curieux  
 de savoir où ces démonstrations en vouloient  
 venir, je me tapis dans un fossé à une certaine  
 distance, d'où je pouvois, sans être vu, tout en-  
 tendre & tout voir.

Je me disois: vont-ils se battre? vont-ils se  
 tuer? Lorsqu'ils s'arrêtèrent à quelques pas de mon  
 gîte, se fixèrent, & qu'à dix heures sonnant, l'un  
 d'eux parla ainsi à l'autre.

---

# DIALOGUE.

---

BEAUMARCHAIS, BERGASSE.

BEAUMARCHAIS.

**E**H bien ! M. Bergasse, il vous en cuît pour avoir mis le nez où vous n'aviez que faire ! Des catins, des cocus, des sots & des dupes, voilà le gibier de l'homme adroit. Que ne le chassiez-vous comme moi, nous l'aurions mangé ensemble, nous serions bons amis, & nosseigneurs du parlement ne vous auroient pas donné sur les doigts. Avouez qu'avec tout votre génie vous n'avez fait qu'un pas de clerc.

BERGASSE.

Il est vrai ; connu dans les quatre parties du monde par vos scélératesses, pourquoi ma plume a-t-elle été l'écho du cri général ? pourquoi ai-je voulu élever un trône à la vertu sur les débris du vice ? pourquoi ai-je démontré l'abus des loix ? pourquoi moi, honnête homme & vengeur de mon ami, ai-je démasqué les vices criminels du Bonneau, d'un le Noir, de l'intime d'un Daudet, du mannequin de tous les habiles fripons de la ville ? pourquoi pour l'amour de mes concitoyens ai-je voulu vous faire pendre ? pourquoi ai-je oublié que vous ne méritiez de vivre ? enfin pour-

quoi ai-je oublié que la meilleure cause qui plaide contre la justice soudoyée par l'injustice, est le vase d'argille qui lutte contre le pot de fer ?

BEAUMARCHAIS.

Alte-là, s'il vous plaît. — Vous oubliez, mon cher, que je suis votre espion auprès de vos juges, & qu'ils m'en croiront sur ma parole, lorsque je leur rapporterai la petite comparaison que se permet le torrent de votre brûlante éloquence. Raisonnons, & ne pérorons pas. Daudet, le Noir & moi nous avons cocufié le bon homme Kornmann. L'on ne peut, mon cher, échapper à son destin. Par exemple, il étoit en moi d'être un jour ce que je suis devenu, d'avoir avec rien huit cent mille livres de rente, d'entreprendre tout, & de réussir souvent par la force, plus souvent par l'adresse, & toujours par l'argent ; il étoit en vous de faire consister toute la fortune dans la probité de votre conscience, d'être un aigle d'énergie, de donner au parlement des verges pour vous fouetter, de perdre mal-àdroitement une cause que j'aurois gagnée sans la noyer dans un chaos de faits vrais, j'en conviens, mais que les juges ne pouvoient pas croire sans se compromettre, parce que leur exposition, toute nette qu'elle étoit, leur a paru invraisemblable ; il étoit écrit dans la conduite bonace de Kornmann & dans

son diable de nom plein de Korn.... qu'il devoit épouser la plus grande catin de ce siècle dévergondé. Dites-moi, M. Bergasse, vous qui avez du bon sens, doit-on s'appeller Kornmann lorsqu'on ne veut pas être cornard ? Je ne voudrois pas, pour tout l'or du monde, me nommer Kornmann.

BERGASSE.

Ni moi, Beaumarchais, pour tous les procès injustes qu'il a gagnés, pour les remords qui le rongent, ni pour les actions de Paris. Malgré toute la gaucherie que vous & vos complices avez mise à vous défendre, malgré tout Paris qui vous condamne à la honte des loix, malgré la vérité des faits qui vous relance jusque dans les retranchemens de votre conscience impure, malgré les tristes plaidoyers de M<sup>e</sup> Bonnet, parce qu'un tribunal d'iniquité vous lave de tous vos crimes, osez me regarder en face, vous vous croyez un honnête homme ; mérita-t-on jamais un titre aussi respectable aux dépens de l'innocence opprimée, des mœurs flétries, de l'honneur diffamé & des loix avilies ? Allez, coquin, baissez les yeux, & craignez que la nation ne m'écoute ! C'est à elle à qui je vais en appeller, c'est à elle à se défaire de son plus grand ennemi, c'est à elle.....

## BEAUMARCHAIS.

A vous imposer silence. Que parlez-vous de la nation ? elle a, ma foi, bien d'autres soins, pour s'occuper d'une catin, d'un fripon d'ex-lieutenant de police, d'un cocu, de vous & de moi. Vous êtes un fou, mon pauvre monsieur, un cerveau brûlé, qui concevez trop vivement pour voir juste. Vous auriez déjà bien mieux fait de vous taire que de parler à tort & à travers, assez vigoureusement par fois, mais assez mal-à-propos pour être assez mal payé de vos observations inconséquentes. Rappelez-vous, mon cher compatriote, ce que vous avez écrit dans ces émotions populaires, dans ce désordre de l'état, & sur l'exil du parlement. Si ces messieurs étoient encore dans les endroits d'où vous les avez fait revenir, si vos conseils patriotiques ne leur avoit point rendu toute leur autorité, ils n'auroient pas aujourd'hui la douleur d'être, pour mon plaisir, ingrats envers leur bienfaiteur ; ils n'auroient point pris fait & cause contre un cocu & vous, d'un magistrat paillard, d'une femme infidelle & de deux malheureux innocemment accusés de maquerillage. M<sup>e</sup> Bonnet n'auroit pas si bien coëffé de nuit toute l'audience, pour qu'en se réveillant, lorsqu'il auroit fini son triste plaidoyer, elle vous huât vous & les vôtres. Ne vaut-il pas mieux faire à propos le mal, que de faire du bien à contre-sens, à des

gens qui ne le méritent pas ? Puisque nous voilà seuls , & que personne ne nous entend , qui plus que moi devoit m'attendre à l'animosité de toute la magistrature , moi qui , depuis le premier président jusqu'au dernier huissier , l'ai persifflée de mon mieux ; & vous savez que lorsque je m'en mêle , cela ne va pas mal ; moi qui l'ai bernée , honnie , conspuée , vilipendée dans toutes les occasions , dans mes mémoires , dans ma folle journée , dans cette procédure même ; je devois perdre , mon cher monsieur , tout le monde s'y attendoit , vous tout le premier , ils l'ont su ; eh bien ! pour n'en avoir pas le démenti , ils m'ont donné gain de cause , & mes nigauds ont pris pour de l'ingénuité , de la candeur , de l'innocence même , cette gaucherie que j'ai mise à me défendre , & mon air embarrassé à répondre à votre véhémence rhétorique , à vos périodes , à vos belles phrases , au talent sublime que vous avez montré , tandis que tous ces beaux mémoires que traçoit votre plume de feu , ne leur ont semblé que les détours de la supercherie & l'amphigouri artificieux de la calomnie , voilà comme il nous ont trompé tous deux.

BERGASSE.

Quelques douzaines de billets de caisse , voilà l'erreur. — Avouez, reptile venimeux, où je vous fais mourir sous le bâton, (*levant sa canne.*)

qu'avec de l'intrigue , de l'impudence & de l'or,  
on vient à bout de toutes les difficultés.

BEAUMARCHAIS.

Je l'avoue , & je l'ai prouvé.

BERGASSE, *toujours la canne levée.*

Avouez que c'est vous, vous seul en chef qui  
avez conduit toute cette affaire : que vous êtes  
un gueux , un monstre , un scélérat.

BEAUMARCHAIS.

Je n'ai pas besoin d'avouer ce que tout le monde  
fait.

BERGASSE.

Avouez ... ou...

BEAUMARCHAIS, *vivement.*

Je l'avoue.

BERGASSE.

Avouez qu'à la veille d'être livré au bras fé-  
culier, vous avez mené la dame Kornmann à vos  
juges ; que tous , vous présent , ont fait d'elle ce  
qu'ils ont voulu ; & qu'en la reconduisant chez  
elle , vous vous êtes flatté que telle mauvaise  
affaire que l'on ait , eût-on mérité la corde , la  
roue ou le feu , on échappoit à tout lorsqu'on  
avoit une jolie femme à sa disposition , & vingt  
millions dans son porte-feuille.

BEAUMARCHAIS.

On ne peut pas avouer des choses comme  
celles-là. Vous voulez donc me faire rougir ?

BERGASSE.

Rougis , si tu l'oses ; mais avoue ...

BEAUMARCHAIS.

Je l'avoue ; c'est de cette manière que je me suis tiré de tous les mauvais pas où tant d'autres seroient restés. Comment voulez-vous que l'administration me maltraite , moi qui lui prête mon argent ? ses membres sont des ingrats , mais son corps a de certains principes d'honnêteté qui la ramènent à son devoir lorsque par hasard elle vient à s'en écarter. Il lui arriva un jour de m'envoyer passer une neuvaine à Saint-Lazare , je la menaçai de lui redemander mes fonds , & je sortis. Depuis elle m'a fort bien traité , vous en voyez la preuve.

BERGASSE.

Oui , je le vois , & je crois qu'il n'est pas à souhaiter pour le bien de la nation , que tous les voleurs aient vingt millions à leur service. La plus petite république de ces gueux-là seroit en état de dévaster l'univers : convenez-en.

BEAUMARCHAIS.

J'en conviens.

BERGASSE.

Convenez que vous avez soudoyé vos juges , & payé une clique de gredins comme vous , pour crier haro sur Kornmann , moi & les nôtres , en pleine audience.

BEAUMARCHAIS.

Je vous l'ai déjà dit.

BERGASSE.

Répète-le, ou je ne te fais point de grace.

BEAUMARCHAIS.

Oui, oui, trois fois oui.

BERGASSE.

Trois fois scélérat de plus que le dernier des scélérats ! jure de reconnoître l'impéritie & l'injustice de tes seigneurs du parlement, de mes bourreaux, en portant toi-même demain de bon matin, les deux mille livres pour le pain des prisonniers de la conciergerie, à quoi ils nous ont condamnés Kornmann & moi, & que tu les feras distribuer devant nous.

BEAUMARCHAIS.

Oui, si ces messieurs le veulent.

BERGASSE.

Je te l'ordonne, il suffit.

BEAUMARCHAIS.

Mais enfin, si...

BERGASSE.

Point de restriction... jure.

BEAUMARCHAIS.

Je le jure.

BERGASSE.

Jure que toi & ta clique , allez faire cesser de crier après vous toute la nation , en dépêchant de vous ruiner en procès injustes & diffamans dont vous achetez le gain à gros intérêts , & qu'elle aura le plaisir de vous voir tous les trois accrochés au même gibet.

BEAUMARCHAIS.

Savez-vous bien , monsieur Bergasse , que vous êtes par trop exigeant.

BERGASSE.

Point d'observation ; (*approchant sa canne de la figure de Beaumarchais*) jure , ou je venge la nation.

BEAUMARCHAIS , *se sentant serré de près.*

Je le jure.

BERGASSE.

Jure par ce bâton qui t'épargne , que moi & les miens sommes des honnêtes gens... que Kornmann a été cocu de force , son épouse infidelle par lettre de cachet , & que Lenoir , Daudet , tes juges & tout Paris seront instruits par toi dès demain de tout ce qui vient de se passer entre nous.

BEAUMARCHAIS , *mettant sa main sur la canne de Bergasse.*

Je le jure ; minuit sonne , j'ai affaire , & voici ma

voiture.) elle arrive, comme il va pour monter dedans, Bergasse l'arrête & lui dit :

BERGASSE.

Remercie-moi de ne pas t'avoir assommé.

BEAUMARCHAIS, humblement.

Je vous remercie, & je tiendrai parole. (Le cocher fouette, & le voilà parti.)

*Nota.* Bergasse regagna sa demeure, & moi la mienne. Bien sûr que Beaumarchais fausseroit ses sermens, je ne manquai pas d'écrire sur le champ ce que je venois de voir & d'entendre; ma mémoire m'a bien servi, & mot pour mot j'ai tout rapporté.

*RÉFLEXION que je fis étant rentré chez moi.*

Si le juge est obligé de déclarer non-recevable cet époux, sans doute, il ne peut punir les auteurs du crime; parce que, renonçant par cette fin de non-recevoir à reconnoître le crime, il renonce à reconnoître les coupables. Mais dans ce cas, n'est-il pas du devoir du ministère public, d'intervenir & de rendre plainte? Les mœurs sont outragées, les bienséances violées; enfin, un crime est commis. Mais l'époux, partie plaignante, est non-recevable. — Eh bien, vous, homme de la loi, conservateur des mœurs, intervenez, poursuivez le crime; les coupables; attirez sur leur tête les foudres vengeresses de la justice! & vous ne ferez pas non-recevable!

